

Les Jaxon

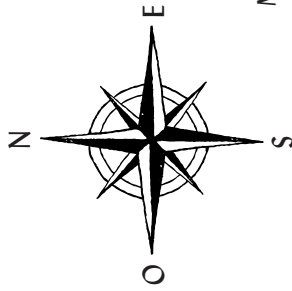
GUILLAUME
LE CORNEC

L'île aux Panthères



éditions du
ROCHER

L'île aux Panthères



Nantes

Quartier des JAXON



Mail
Pablo Picasso

Memorial de l'abolition
de l'esclavage

Pont
Général Audibert

Quai
Noblet

Quai Mitterrand

Hôtel de
Toussaint Bonventre

Pont Tabarly

Quai Magellan

Île de Nantes

Hangar à Bananes

Pont des
Trois-Continents

Quai Wilson

Vers St-Nazaire

Haute-île

Rezé

La Loire

univer 2010

Guillaume Le Cornec

L'ÎLE AUX PANTHÈRES

LES JAXON

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09093-1
EAN pdf : 9782268092959

CHAPITRE 1

BUDVA!

Nantes, mardi 17h00

Une paire de jumeaux nuisibles peut-elle flotter? Cette grave question, qui tenait autant de la poussée d'Archimède que de la vengeance, agitait la petite bande, un quintette mixte composé de deux filles et trois garçons.

Judith avait sa tête butée des jours d'orage, bien que le temps fût désormais au beau fixe. Juin, en dépit d'un démarrage calamiteux fait de pluie battante et de températures en dessous des normales saisonnières, avait enfin mis le cap sur l'été.

Elle, pour qui l'expérimentation primait toujours sur la théorie, voulait s'assurer du degré de flottabilité des frères Boidon, un tandem monozygote plus méchant que nature.

Judith. Un mètre cinquante-huit, athlétique, cheveux blonds tirant sur le châtain, des yeux d'un bleu pâle très bizarre. Elle avait la capacité motrice d'une locomotive

de dix-sept tonnes et, parfois, la gravité sombre d'une adulte en instance de divorce.

Drôle de fille.

– Donc, on va s'en assurer. On attrape ces deux fumiers, et on les balance à l'eau !

– Et s'ils flottent encore, on refait l'expérience, mais cette fois avec des parpaings accrochés à leurs chevilles...

Nicolaï, alias « Monsieur Plus ». Sensiblement de la même taille que Judith, mais brun comme un champ de lave. C'était une tête brûlée charismatique et explosive, mais bon comme le bon pain pour peu que vous ne lui marchiez pas sur les pieds, et que, surtout, vous ne touchiez pas à ses amis.

– Nico, Nico... On ne va pas les noyer non plus.

– Moi je serais même pour laisser tomber...

Oscar, petit bonhomme rond et vif, qui irradiait d'intelligence, était la voix calme de l'équilibre. Xavier, endive translucide et fragile, qui leur rendait au moins deux têtes à tous, celle de la prudence, voire de l'effacement.

– On ne va certainement pas laisser passer ça. Les jumeaux ont tellement poussé à bout ce pauvre petit qu'il a fini prostré derrière un arbre. On leur donne une leçon. Mais pas de vengeance, c'est indigne. À cinq contre deux, nous nous comporterions comme eux avec le rase moquette. On leur fout la frousse.

Amara. Leur liane chinoise élancée et fluide, âme damnée de Judith, venait, comme à son habitude, de

synthétiser les débats. On attrape les jumeaux et on fait semblant de les jeter au bouillon. Point.

Lorsque les frères Boidon avaient annoncé à la pause de 15 h 00, imprudemment et trop fort, leur volonté d'aller traîner au parc après les cours, ils avaient en quelque sorte scellé leur sort. Les bassins du parc s'étaient d'abord imposés comme le passage obligé pour purifier les jumeaux, les laver de leur péché à grand renfort d'eau sale. Judith avait une détestation fondamentale pour l'injustice faite aux plus faibles. Un état d'esprit partagé par Amara. Et par Oscar, quoique pour des raisons très différentes. La tempérance d'Amara avait ensuite ramené tout ce petit monde à la raison. Pas de vengeance, certes, mais un avertissement ferme.

17 h 00 : les grappes qui traînent devant le collège se dissolvent sous l'effet combiné des amours scolaires et du passage répété du bus n° 10.

17 h 07 : les cinq, maintenant calés sur un programme commun, suivent le mouvement général et prennent le chemin du parc, s'arrêtant au passage chez Nico – sa maison était sur la route – pour un goûter express qui vire bientôt au sac de Rome.

Une fois lestés de six kg de brioche et d'un hectolitre de jus de pomme qui sentait l'étable, ils détalent en direction de leurs cibles par des petites rues en retrait du boulevard.

À droite. À gauche, puis à droite encore par une voie discrète. Ils allaient d'un trot rapide, jusqu'à ce que Xavier, qui avait pour le sport des dispositions

inexistantes et des jambes trop grandes et trop maigres, s'emmêle les compas et parte en vol plané. L'as de l'informatique, le cador du code, s'étala comme un paquet de linge mouillé sur le trottoir.

Bruit mat, fou rire vite stoppé, légère inquiétude d'Amara et jurons de l'étalé.

On s'enquiert de l'état du bonhomme, qui va bien hormis deux petits accrocs, au genou et à l'amour-propre. On le remet sur ses pattes et on est prêts à repartir.

Sauf que pas tout à fait.

Car Nico frissonne et adresse à Oscar un regard de forte intensité. Ce que ce dernier, connaissant le gaillard et sa grammaire étrange, interprète comme le signal clair d'un danger imminent.

– Vous trois, allez devant et trouvez des bâtons. Oscar et moi on reste en arrière. Les Boidon vont fatalement emprunter le boulevard et passer devant nous. Dès qu'ils nous auront dépassés, on vous envoie un message et on les suit pour les prendre en tenaille.

Xavier, qui voyait Nico comme une grenade dégoupillée, est ravi de l'aubaine. Même s'il adore ce « taré de Culovik », le voir loin de lui ne serait-ce que dix minutes, l'apaise. Il saute sur l'occasion :

– O.K. On trouve des bâtons pour les Boidon.

– Super.

Judith et Amara opinent et, accompagnées de Xavier, repartent à faible allure. Oscar questionne Nico à voix basse :

- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Tu vois le petit immeuble rose, juste derrière moi ?
- Évidemment.
- On va s'en rapprocher tout doucement, en faisant mine de discuter.
- Mais...
- Silence Scaro. Fais ce que je te demande, je t'explique après.

À peine audible, le ton grave de Nico, presque menaçant, et ses yeux qui lancent des éclairs, ont raison de la curiosité d'Oscar, qui s'exécute.

Ils s'avancent en caricature de gars tranquilles voulant donner le change, mains aux poches, l'air détaché, presque sifflotant. À sept ou huit mètres du bâtiment – une petite bricole modeste et rose de trois étages dont les fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée laissent apercevoir un intérieur vieillot mais propre –, Nico se poste en face d'Oscar, extirpe de sa poche un peu de monnaie et la lui tend. Les yeux ronds, Oscar approche une main hésitante pour la récupérer.

– Alors c'est d'accord, tu me le vends, ce foutu bouquin ?

- Oui...
- Il est en bon état au moins ?
- Oui...
- J'espère, parce que la dernière fois que tu m'as vendu un truc, le ballon de hand, il s'est dégonflé aussi sec. J'ai jamais pu jouer avec !

Oscar est perplexe. Il n'a jamais vendu de ballon de hand à ce fêlé de Nico, qui d'ailleurs n'en avait jamais touché un de sa vie. Il voit le regard de son ami qui part par intermittence, discrètement, vers la fenêtre ouverte. Il joue le jeu.

– Ce ballon de hand était en excellent état, c'est ton horrible petit morveux de frangin qui l'a crevé!

Nico n'a ni frère ni sœur, mais cet échange ne rimant strictement à rien, Oscar peut broder comme bon lui semble. Il enfonce le clou.

– ... parce que ton petit frère, c'est une vache de teigne. Il serait capable de foutre en l'air une rame de TGV rien qu'en la regardant.

– Laisse mon frère en dehors de tout ça!

Nico pousse Oscar de l'épaule, qui se rapproche d'un bon mètre de la fenêtre.

– Hé, mais arrête ça!

Nico lui fait un clin d'œil. À l'intérieur, Oscar perçoit un mouvement, et entrevoit un homme se poster devant l'ouverture, les regarder sans les voir, un portable vissé à l'oreille. Faisant mine de ne pas s'en soucier, ils s'éloignent de quelques pas en se mettant des taloches dans le dos et sur les épaules, en se poussant et en s'insultant *mezza voce*. L'homme a un geste d'humeur, visiblement en rogne contre son correspondant, puis se retourne et s'assoit à une table en merisier si brillante – le modèle «super-grand-mère 500» – qu'elle paraît couverte d'eau. L'homme, maintenant de dos, reste silencieux quelques secondes, jure tout bas et se tait à

nouveau. Nico profite de ce moment pour s'accroupir et filer sous l'appui en béton de la fenêtre, abri des plus sommaires. Il fait comprendre à Oscar, d'un geste sec de la main, de poursuivre son chemin. Ce dernier, quoiqu'un peu vexé, se met en route et se poste vingt mètres plus loin, dans le renforcement d'un portail orné de deux lions dorés, qui ouvre sur un jardin envahi de nains en résine, de socles de charrues *made in China* qui n'ont jamais rien retourné d'autre que le bon goût, et de géraniums en pots. Il regarde Nicolaï qui, l'oreille orientée vers le ciel, semble boire par le pavillon de son esgourde tout de ce qui se dit derrière lui. Oscar le voit subitement se ratatiner comme un témoin clé au maxi-procès de Palerme, et entend claquer la fenêtre qui se referme violemment. Il attend quelques secondes puis s'éjecte de sa cachette comme un sprinter jamaïcain et rejoint Oscar en cinq foulées.

– Alors ?

– Alors, ou c'est moi qui déraile et qui dois m'interroger sur l'intérêt des leçons de serbe que m'imposent – à mon corps défendant – ma mère et ma grand-mère, ou l'espèce de malabar qui vient de me claquer sa fenêtre au nez est ce que je crois qu'il est, auquel cas on est soit verni, soit dans la mouscaille...

Oscar regarde son pote comme s'il avait attrapé la fièvre des marais.

– Qu'est-ce que tu racontes ?!

– Ce que j'ai entendu au moment où Xavier tentait son saut de l'ange a mis quelques secondes à imprimer, tu vois...

– Non...

– Ce mot, c'était du serbe...

Nico reproduit ce qu'il a entendu, une sorte de son très chelou, entre le hennissement et le bruit douloureux d'une rage de dents, et reprend :

– Et en serbe, ça signifie « repérage ».

– O.K., O.K. Donc, tu entends un de tes compatriotes qui utilise le mot « repérage » et, ni une ni deux, tu vires tout le monde sauf moi, tu m'achètes des bouquins et des ballons qui n'existent pas et tu me frappes... Tu sais que t'es pas net toi !

– Intuition mon gars, intuition. Le propre de l'enquêteur chevronné. L'intuition, qui paie.

– Mais bien sûr Sherlock...

– En entendant ce mot, j'ai eu une association d'idées immédiate, boulot de mon père oblige. Je me suis arrêté là-dessus comme on aurait appuyé des deux pieds sur la pédale du frein, tu vois...

– Je vois que dalle, Nico, je ne comprends tout simplement rien à ce que tu racontes mon bonhomme !

– « Repérage » dans la bouche d'un Serbe, ce n'est jamais neutre. Surtout quand, dans la phrase qui suit, on parle de « Budva ».

– Nico, je suis désolé de te le dire, mais ta mère affirme à qui veut l'entendre que tu parles le serbe comme une vache espagnole et que tu serais incapable

de faire la différence entre un discours au parlement de Belgrade et une recette de cuisine... Et puis qui est ce Budva?

– Tu devrais plutôt me demander où est ce Budva?

– O.K., c'est où? accouche!

– Budva, c'est au Monténégro mec, sur la mer Adriatique!

– Et merde Nico, arrête de délirer... Ce gars-là, c'est juste un gus qui prépare ses vacances, qui va aller passer son mois d'août près de sa famille, voir sa grand-mère qui pique ou son vieux tonton qui bave, c'est tout! Qu'est-ce que tu viens me bassiner avec tes complots internationaux? Qu'est-ce qu'il y a de si extraordinaire à Budva? Le gars s'est repéré une petite bicoque pour l'été, voilà tout. On est à la fin du mois de juin, je te le rappelle, et la moitié des gens qui ont encore un boulot dans ce pays planifient leurs vacances en ce moment même...

– Oski, oski... Budva n'est pas une station balnéaire où le port du short et le sirotage de cocktails sont la norme, mais le siège de la *Pink Panthers Company*.

– Le siège de la quoi?

– La *Pink Panthers Company*. Le gang de voleurs de bijoux le plus cinglé, le plus audacieux et le plus efficace qui ait jamais existé. Ils sont plusieurs centaines. Que des anciens soldats, qui organisent des hold-up façon commando. Je rentre, je sors l'artillerie, je raffe les bijoux et je m'enfuis par air, par terre ou par mer, le tout en six minutes chrono et sans jamais me faire pincer. Ils

opèrent dans les endroits les plus sécurisés du monde, Dubaï, Monte-Carlo, Genève... et si l'un des leurs se fait arrêter, tu peux faire une croix sur ta prison parce qu'ils ne vont certainement pas laisser leur gars y moisir, tu peux me croire. Ils vont aller le chercher, et au lance-roquettes encore!

– Nico, s'il te plaît...

Oscar ne marchait pas. Même si cette bande, dont il n'avait jamais entendu parler, existait bel et bien, les chances de les voir ici, à Nantes, étaient de l'ordre du néant. Et puis les indices de Nico étaient maigres, très maigres. D'un autre côté, Nico, question déduction et enquête, avait sur lui – et sur eux tous – un avantage solide. Non pas qu'il fût lui-même d'origine serbe, même si, dans ce cas précis, ça aidait, non, cela tenait au boulot de son père.

Un sacré job qu'il avait déniché celui-là, et certainement pas dans un journal de petites annonces!

Bogdan Culovik occupait des fonctions éminentes, quoique exactement inconnues, au sein d'Interpol, la super-police internationale. Membre d'une unité d'élite qui, officiellement n'existait pas, il était... il était quoi? Agent infiltré? Agent dormant? Enquêteur sous couverture? Oscar l'ignorait. En revanche, ce qu'il savait – et il était le seul parmi les proches de Nico à le savoir – c'est que Culovik père avait les coudées franches pour intervenir partout en Europe, et dans le monde, qu'il ne s'en privait pas, et que ses missions étaient nombreuses, dangereuses et *très* secrètes.

– Ton père est après eux?

– Comme la moitié des polices d'Europe...

– Et tu crois...?

– Je n'en sais rien. Mais « repérage » et « Budva », en version originale dans la même phrase, je trouve que ça fait beaucoup pour une armoire à glace aux cheveux rasés qui porte en plus une balafre de quatre centimètres sur la joue droite. Sérieux, ce mec-là a une tronche de tueur multirécidiviste. Viens, on repasse devant la maison pour y jeter un dernier coup d'œil, et ensuite on se poste sur le boulevard pour attendre les Boidon.

– O.K....

Ils refirent les quelques mètres en sens inverse, jetant un regard furtif en passant. À côté de l'homme, il y avait maintenant, assise, une jolie femme – la quarantaine, blonde, nez aquilin, habillée chic et sobre – qui parlait tout bas avec agitation. Nico se dit que l'occasion ne se représenterait pas. Il stoppa, sortit son mobile de sa poche, et demanda à Oscar de prendre la pose, dos à la fenêtre. Il régla le zoom de l'appareil photo au maximum et, délaissant le pauvre Oscar qui n'en menait pas large malgré son sourire forcé, fit une série de clichés de la femme et du profil de l'homme qui la regardait.

L'opération prit quinze secondes. Ils quittèrent ensuite vite fait les lieux afin d'aller se poster sur le boulevard, pour attendre les siamois et gamberger.

– Qu'est-ce qu'on va dire aux autres? C'est ça la question...

– Qu'est-ce que tu racontes?

– Je me demande comment on va embarquer les filles et Xavier dans l'histoire sans mouiller mon père.

– Pourquoi tu veux leur en parler, t'es cinglé?

– Je veux faire plus que leur en parler. Je veux qu'ils nous aident à assurer une surveillance digne de ce nom. Si ces deux-là sont vraiment des *Pink Panthers*, et je le crois, on ne sera pas trop de cinq pour y parvenir. Ces gens sont des pros mon bonhomme, rompus à déjouer les pièges les plus élaborés, à casser les filatures... Il nous faut du nombre. Et de la méthode. Le seul avantage que je vois, c'est que nous sommes des mômes, donc à leurs yeux, des êtres *a priori* inoffensifs, voire invisibles. De nous, ils ne se méfieront pas, du moins pas au début...

– Pourquoi tu n'en parles pas à ton père?

– Parce que cela reviendrait à lui dire que j'ai fouillé son bureau de fond en comble et que je suis au courant de ce dossier et des autres. Ce qui me vaudrait quelques petits tracas que je préfère éviter. Et puis je veux lui faire la surprise. Je l'informerai si les choses évoluent favorablement.

– Alors, qu'est-ce qu'on dit aux autres?

Oscar n'avait plus aucune retenue concernant l'opportunité de se lancer ou pas dans cette aventure. Il décollait, par paliers de plus en plus rapprochés, vers son nouveau statut d'agent super-secret. Il se voyait comme une sorte de Jason Bourne miniature, un mec vraiment dangereux capable de tuer un ennemi avec

un journal roulé ou un grille-pain, l'esprit déductif tournant en surrégime pendant toute la durée du film.

– Alors ?

– Servons-leur une vérité qu'ils ne pourront mettre en défaut. Un truc sûr et proche de la réalité qui ne nous oblige pas à inventer deux cents bobards pour le justifier.

– Du genre ?

– On a vu des choses. Des armes. On a entendu des choses. Un gros coup qui sera bientôt exécuté par des cinglés de la gâchette. On ne parle pas de mon intuition « repérage et Budva », parce que Judith va me tailler en pièces, on ne parle pas des *Pink Panthers* non plus, parce qu'aucun de nous n'est censé connaître ce gang. On assure le coup, sans jamais parler de mon père.

– Pour qui tu me prends ? Je n'ai jamais commis la moindre boulette à ce sujet que je sache.

– C'est vrai.

Oscar réfléchit quelques instants et topa là.

– O.K. pour ta version, à une chose près. On ne parle pas d'armes parce que là, Xavier va se ruer sur son téléphone pour appeler les flics. Et on aurait vraiment l'air malin si ce gentil couple n'était que ce gentil couple qui prépare ses vacances. O.K. ?

– T'es un malin Scaro, on fait ça.

Ils arrivèrent sur le boulevard, presque en lévitation, et se postèrent en face de l'entrée du parc, dissimulés derrière des conteneurs à ordures qui pouaient plus fort